



**HAL**  
open science

**Auteur et éditeur au prisme de contraintes et  
d'affinités : Pierre-Henri Simon, le roman et les  
Éditions du Seuil**

Hervé Serry

► **To cite this version:**

Hervé Serry. Auteur et éditeur au prisme de contraintes et d'affinités : Pierre-Henri Simon, le roman et les Éditions du Seuil. Documentation et Bibliothèques, 2010, 56 (4), pp.175-186. 10.7202/1029042ar . hal-03051301

**HAL Id: hal-03051301**

**<https://hal.science/hal-03051301v1>**

Submitted on 10 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Auteur et éditeur au prisme de contraintes et d'affinités. Pierre-Henri Simon, le roman et les Éditions du Seuil.

Hervé Serry

En novembre 1971, Paul Flamand, directeur littéraire des Éditions du Seuil et co-animateur de cette entreprise depuis sa fondation, rédige une note interne sur la « situation du roman au Seuil ». Au fil de celle-ci, vraisemblablement écrite pour préparer une réunion, on peut lire : « *Vieille question. (Le domaine le + mouvant, le + fragile, le + coûteux, le + rentable, le + prestigieux, le + agacant...)* »<sup>1</sup>. Ces quelques mots signalent les efforts, pas toujours couronnés de succès, pour construire un secteur romanesque visible et reconnu. Le domaine littéraire est essentiel pour la reconnaissance d'une maison d'édition généraliste. Recruter une écurie d'auteurs dont les noms sur les couvertures de romans, de recueils de poésie ou de théâtre font exister un label éditorial auprès des libraires puis des publics est un enjeu de premier ordre. Gagner une telle reconnaissance, à partir d'une revue, d'un auteur phare ou d'une école littéraire, est un travail de longue haleine. Depuis l'œuvre en elle-même, puis la sélection des manuscrits, leur mise en forme, leur promotion, ce processus participe à la construction de la réception d'une œuvre et d'un écrivain. Il s'agit d'un mécanisme fragile, à la croisée des ressources d'un auteur, de celles de son éditeur et des concurrences propres à un moment littéraire.

À partir d'un ensemble d'archives, nous voulons examiner une relation auteur/éditeur – ce dernier terme renvoyant à la dualité *editor/publisher*. Dans cette négociation, il s'agit de déceler, au plus près des interactions et de l'espace des possibles qui les oriente, le rôle des différents acteurs pour définir la nature d'une œuvre et ses potentialités. Apparaissent simultanément, aussi bien pour l'auteur, engagé dans la continuité d'une œuvre et sa reconnaissance, que pour l'éditeur, pris dans l'économie d'un catalogue et d'une image de marque, ce qu'ils perçoivent des nécessités pour faire correspondre une œuvre et des publics, par le biais, notamment, des intermédiaires de la critique. Les affinités qui président aux échanges de l'éditeur, ici Paul Flamand, et de son auteur, Pierre-Henri Simon, autorisent un riche dialogue qui révèle certains attendus gouvernant la relation complexe entre le créateur et celui qui rend publique sa production. Les singularités du Seuil, autant que la nature des romans de Simon, permettent de mettre en relation d'une part, les caractéristiques et la place d'une maison d'édition dans le champ éditorial, d'autre part les déterminants biographiques d'une production culturelle, et des aspects de son parcours vers les lecteurs. En partant des ressources que peuvent mobiliser les acteurs de cet échange, et des représentations qu'ils se font du roman, de la critique ou du public, on peut appréhender la mise en forme du livre et les conditions dans lesquelles sa diffusion et sa réception sont possibles.

Nous présenterons d'abord les ressources dont la maison d'édition dispose en situant les principales étapes de sa fondation et le contexte de son essor. Après des éléments biographiques sur Pierre-Henri Simon, qui éclairent son rapport à la création intellectuelle et à l'écriture, nous verrons les attendus de sa réflexion lorsqu'il revient au roman, sous la couverture du Seuil. Les ambitions d'écrivains qu'il manifeste rencontreront les évolutions

---

<sup>1</sup> Paul Flamand, [note interne], [novembre 1971], Archives des Éditions du Seuil, en dépôt à l'IMEC (Institut mémoires de l'édition contemporaine, Caen/Paris), désormais noté EDS.

éditoriales de son éditeur, en quête de reconnaissance, et le contexte littéraire, deux éléments qui rendent moins valorisables une écriture romanesque « traditionnelle ». La montée en puissance d'une ligne tendanciellement avant-gardiste au Seuil confirme cette réalité, à la fin des années 1950.

### Construire le secteur littéraire d'une maison d'édition catholique

Fondée par l'abbé Jean Plaquevent en 1935, puis reprise par deux de ses disciples, le Seuil est d'abord une maison d'édition militante dont l'action vise à « *refaire une nation chrétienne et française* »<sup>2</sup>. Plaquevent est un religieux au parcours atypique qui occupe une position influente dans les milieux de la jeunesse intellectuelle catholique des années 1930, celle qui se reconnaît dans le diagnostic d'une « crise de civilisation » tel qu'Emmanuel Mounier, avec sa revue *Esprit*, l'a définie (Winock 1996). Dans un contexte de profond renouvellement du militantisme catholique laïque et des armes théorico-théologiques qu'il peut mobiliser (Fouilloux 1998 ; Serry 2004), le Seuil appartient à une nébuleuse de groupes qu'anime la volonté de refonder la présence sociale de l'Église. Plus tard, Flamand explique : « *On voulait tirer l'Église dans la rue plutôt que faire entrer la rue dans l'Église* »<sup>3</sup>. Lorsque Jean Plaquevent, engagé dans d'autres luttes, s'éloigne du Seuil en 1937, de proches disciples, Paul Flamand et Jean Bardet, reprennent la petite structure qui n'a publié, artisanalement, que quelques ouvrages destinés pour l'essentiel aux milieux du scoutisme (Serry 2008). En 1945, lorsque la Guerre prend fin, la reprise de l'activité du Seuil se fait sur une autre échelle. Les deux jeunes hommes – ils sont nés respectivement en 1909 et 1910 –, bien qu'ils soient des autodidactes de l'édition que rien ne destinait à une telle carrière (Serry 2005), décident de développer leur maison d'édition pour en faire un acteur clé du secteur. Leurs ambitions, importantes, s'appuient sur le fait que le Seuil est devenu leur raison d'être, c'est-à-dire un pari qui pourra leur apporter une reconnaissance sociale. Avec peu de moyens intellectuels et financiers, en étant relativement peu insérés dans les réseaux intellectuels, ils maintiennent une ligne d'engagement catholique dans le monde de l'après-guerre traversé de nombreuses interrogations et incertitudes.

L'espace intellectuel français de la fin des années 1940 et de la décennie suivante connaît de profondes mutations qui ouvrent des opportunités pour de nouvelles manières d'être éditeur. Certains grands aînés délégitimés par leur action durant les années noires ou pour les persécutions qu'ils ont subies (Fouché 1987 ; Sapiro 1998), l'apparition de nouvelles problématiques culturelles, comme celle d'un accès plus large des classes populaires à la culture classique, conditionnent ce renouvellement partiel, que des domaines comme la presse connaissent aussi. Du point de vue catholique, l'Église de France sort affaiblie du conflit pour sa proximité avec le pouvoir qui avait choisi la voie de la collaboration (Fouilloux 1997). Les contestations internes au catholicisme sont d'autant plus vives que le pouvoir pontifical de Pie XII impose un raidissement idéologique sans concession alors que les interrogations autour du rôle que les catholiques peuvent jouer face à la montée en puissance des conditions faites par l'industrie aux travailleurs, deviennent de plus en plus prégnantes. Et, par ce biais, c'est donc la possible proximité des militants catholiques les plus engagés au sein du monde ouvrier avec les militants communistes qui se pose (Tranvouez 2000). L'engagement catholique se transforme profondément.

L'effervescence intellectuelle, liée à l'urgence des questions du temps (menace atomique, guerre froide, reconstruction de l'Europe, nouveaux modèles industriels, tiers-

---

<sup>2</sup> Lettre de Jean Plaquevent à Jean Demachy, 22 juillet 1931 (Archives privées)

<sup>3</sup> Paul Flamand, « Quelles idées-forces? » (Archives privées, 1969).

monde...), est réelle et confère notamment une place vivante aux revues et aux éditeurs. Parmi les périodiques intellectuels dont l'audience croît considérablement à cette époque, on compte *Esprit*, fondé par Emmanuel Mounier en 1932. Après la guerre, la revue personnaliste est l'une des premières à reparaître. L'identité spirituelle et militante commune, la proximité durant les années 1930 – Mounier a été un proche de Jean Plaquet – et la volonté commune de se développer, conduisent le Seuil et *Esprit* à se rapprocher dès la fin du conflit. Pour Emmanuel Mounier, cette alliance apporte un cadre éditorial où il peut continuer à produire en toute indépendance. Pour Bardet et Flamand, *Esprit*, puis les collections qui seront créées sous ce label au Seuil, sont l'occasion d'imposer leur marque au cœur de l'actualité intellectuelle de leur époque, de recruter des auteurs et de s'insérer dans un réseau vivant. Mais si les combats idéologiques d'Emmanuel Mounier sont ceux de ses amis Bardet et Flamand ainsi que des premiers collaborateurs de la maison, l'essor du catalogue du Seuil passe par la conquête d'autres domaines, afin d'exister plus largement, et notamment sur le terrain de la littérature.

Pour le roman, les premiers pas du Seuil sont difficiles. Une jeune maison d'édition, dont l'image de marque est incertaine et le catalogue encore fragile, peine à recruter des auteurs, particulièrement les nouveaux venus. L'engagement catholique de la maison peut être un obstacle supplémentaire, car à cette époque encore la perception catholique du genre romanesque et des œuvres d'imagination est tributaire d'un long passé de méfiance cléricale et, pour une part, de censure (Serry 2003). Les investissements seront divers mais tous orientés pour fonder une ligne éditoriale originale, possiblement compatible avec les convictions catholiques des origines du Seuil et de ses principaux animateurs et ancrés dans les débats du temps. Des collections de « haute » vulgarisation seront lancées avec la série « Microcosme » aux débuts des années 1950 (Serry 2007) et un programme de traductions littéraires, lent à démarrer, jouera un rôle important (Serry 2002). Dans le domaine romanesque, les initiatives sont également multiples et plus encore ici que dans le domaine des essais, la construction d'un catalogue visible et singulier, par ailleurs en phase avec l'identité de la maison, sera lente. Des cooptations du côté d'une certaine avant-garde, avec Albert Béguin et l'un de ses protégés, Jean Cayrol, seront finalement fructueuses, d'autant plus qu'elles portent le Seuil vers des univers esthétiques innovateurs. Parmi les voies explorées, le recrutement d'auteurs déjà dotés d'une certaine notoriété est évidemment tenté. L'arrivée de Pierre-Henri Simon au Seuil s'inscrit dans ce cadre. Les étapes successives de sa carrière romanesque dans les années 1950 sont révélatrices des investissements possibles de la nouvelle maison d'édition.

### **Pierre-Henri Simon : une plume engagée**

La proximité qui existe entre Paul Flamand et Pierre-Henri Simon éclaire autrement la nature du catalogue littéraire du Seuil et sa situation à la croisée d'une identité catholique multiple, d'une inscription permanente dans les débats du temps et d'une esthétique romanesque traditionaliste au service d'une vision spirituelle du monde qui ne possède, dans les années 1950, qu'une audience relative, à un moment où s'impose progressivement le « Nouveau roman ». L'inscription de Simon au Seuil est tardive : lorsqu'il signe son premier contrat d'auteur avec Jean Bardet et Paul Flamand, à presque 50 ans, il compte 16 livres à son actif depuis son premier roman, *Les Valentin*, paru discrètement en 1931 chez Dunod.

Issu d'une famille d'Aquitaine, catholique, cultivée et bourgeoise, Pierre-Henri Simon passe son baccalauréat dans une école congréganiste (Moix 1969 ; Boespflug et Lucet 1999 ; Lapiere 2002). Il travaille un temps pour son père notaire avant d'intégrer une classe

préparatoire dans un lycée parisien. En 1923, il est admis au sein de la prestigieuse École Normale supérieure où il partage ses ambitions littéraires avec d'autres jeunes intellectuels dont Robert Honnert, André Deléage et Georges Izard<sup>4</sup>. Son apprentissage passe aussi par la fréquentation du groupe des élèves catholiques de cette institution, les *talas*, ceux qui *vont-à-la-messe*. Étudiant, Simon politise son engagement lorsqu'il rejoint les Jeunesses patriotes de Pierre Taittinger, mouvement nationaliste doté d'instances paramilitaires fondé aux lendemains de l'avènement du Cartel des gauches en 1924 et dont les volontés d'ordre croisent celles de l'Action française de Charles Maurras ou du Faisceau de Georges Valois. Ses interventions montrent un actif défenseur de la monarchie, également nationaliste et antidémocrate. Il occupe jusqu'en 1926 de hautes fonctions dans ce mouvement (Sirinelli 1998).

La condamnation papale de la puissante ligue maurrassienne, en 1926, redistribue les cartes de l'engagement des militants catholiques. Avec un essai comme *Primauté du spirituel* (1927), Jacques Maritain devient l'un des théoriciens de cette nouvelle orientation qui s'éloigne d'une politisation de la voix de l'Église. Pierre-Henri Simon, comme beaucoup de jeunes intellectuels croyants de son époque, poursuit ses réflexions dans les lieux de débats qui émergent alors. Le témoignage, certes tardif, de son ami Izard, ancien de la « Troisième force » et co-fondateur d'*Esprit* avec Emmanuel Mounier, décrit un Pierre-Henri Simon en « crise » aux débuts des années 1930 qui cherche des certitudes à ses interrogations politiques dans *Évocations* d'Henri Massis (1931), les *Cahiers* de Maurice Barrès (paru à partir de 1929), *Au signe de Flore* de Maurras (1931) et les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget (1885), autant d'auteurs et de publications phares de la droite nationaliste française. Il se sentait alors « écartelé » et indécis « *d'attirances contraires sympathiques ou répulsives* »<sup>5</sup>. Comme il l'écrit alors à son ami, il s'interroge sur son éloignement de la défense « *des conditions autoritaires traditionalistes et nationalistes* » au profit d'une « *philosophie plus libérale* » dévolue « *à mettre l'intérêt de l'individu au centre et non à sauvegarder des entités* »<sup>6</sup>.

Avec des périodiques confessionnels comme *Sept* et *La Vie spirituelle*, *Esprit* devient un point de ralliement pour exprimer ses nouvelles orientations idéologiques. Simon, qui vient d'un milieu conservateur et s'est socialisé politiquement dans les groupes d'extrême droite de l'après-guerre, peut, bien plus tard, résumer en une formule son pas de côté pour ne plus faire du catholicisme le meilleur soutien du conservatisme : « *Ce qui s'est passé, c'est que ma culture a redressé ma nature...* » (Simon 1966, 12). Agrégé, il enseigne à l'École normale puis après deux années en lycée, il est recruté par l'Institut catholique de Lille où il occupe une chaire de littérature française (de 1929 à 1938). Sa notoriété croît à la mesure des nombreuses publications que lui permet une plume à l'aise sur de nombreux terrains. En parcourant les sommaires d'*Esprit* des premières années de parution, on s'aperçoit qu'il devient vite un contributeur important avec près de 30 articles parus jusqu'en 1941 (Winock 1996, 457) ; ils ont pour thème l'école, la politique ou la religion catholique. Ces textes sont repris en volume chez plusieurs éditeurs : Le Cerf, Plon, Les Cahiers de la nouvelle journée, Le Temps présent, La Baconnière... Alors que les débats sont nombreux autour de l'École unique, il défend les nécessités d'une instruction classique ouverte tout en réaffirmant le refus catholique de la pleine autorité de l'État sur l'éducation. Pour lui, la question des possibilités d'une coexistence des autorités étatiques et familiales comme « *deux puissances également secourables, j'allais dire, également paternelles* » (Simon 1933, 801) se pose. Plus tard, en

---

<sup>4</sup> Discours de Georges Izard, « Remise de l'épée de l'Académie française à P.-H. Simon », 21 octobre 1967 (EDS).

<sup>5</sup> Discours de Georges Izard, document cité. Izard évoque, pour étayer son propos, une lettre que Pierre-Henri Simon lui aurait adressée en 1931.

<sup>6</sup> *Ibid.*

rupture avec « le ton du panégyrique » dont les écrivains catholiques usent le plus souvent lorsqu'il s'agit de considérer « la conduite de l'Église », il veut montrer « *l'installation privilégiée des riches dans une Religion que son origine et son esprit vouaient à la primauté des pauvres* » et « *l'altération spirituelle qui s'en est suivie* ». Bien dans la ligne des analyses de Mounier sur le « désordre établi », sa volonté de contribuer au desserrement du « faisceau Religion – Patrie – Capital » est reprise et augmentée pour un essai intitulé *Les Catholiques, la politique et l'argent* (Éditions Montaigne, 1936) où l'on découvre ses talents de pamphlétaire, ce qui lui vaut de nombreuses attaques (Simon 1933). Toujours dans *Esprit*, en 1938, il traite des « équivoques du parlementarisme », certes potentiellement inefficace et source de corruption, mais celles-ci ne doivent pas cacher la nécessité d'une représentation et que « *ce ne sont point des réformes politiques qui sauveront la France : c'est la France qui, en retrouvant un ordre profond, pourra user sainement de la démocratie et se créer des institutions justes et raisonnables* » (Simon 1938, 401). Il est en poste à l'École des Hautes études de Gand, qu'il a rejoint après Lille, lorsqu'il est mobilisé en 1939. Dans la continuité de son *Discours sur la guerre possible* (1937), il s'interroge durant les mois de la débâcle de l'armée française sur les manières de *Préparer l'après-guerre* (1940, préface de François Mauriac) à partir, notamment, du double constat d'une coupure entre les élites et le peuple et de l'échec de l'école pour donner aux plus démunis un accès à la culture. Prisonnier en Allemagne, il poursuit sa réflexion sur le rôle de l'éducation, s'adonne à un genre inédit sous sa plume avec *Recours au poème. Chants du captif* paru dans la Série Rouge des Cahiers du Rhône d'Albert Béguin (1943) et tente de dresser les causes de la défaite, selon lui largement due aux idéaux individualistes que la Révolution française aurait imposés (*La France à la recherche d'une conscience* 1944). Pour son biographe, il poursuit ainsi l'engagement d'Emmanuel Mounier et de ses proches afin d'organiser la société sur des bases communautaire et personnaliste contre « l'anarchie et le totalitarisme » que « la cité individualiste » génère (Moix 1969, 28-30).

De ces engagements au côté d'*Esprit* et des autres revues comme *Sept* ou *Temps Présent*, il ressort de nombreuses affinités avec les parcours militants de Jean Bardet et Paul Flamand. Il ne faut cependant pas omettre que les deux patrons du Seuil, dont on ne peut détailler la biographie intellectuelle et politique ici, sont des autodidactes de la culture, ayant peu fréquenté l'école, contrairement à Simon qui atteint les sommets du système scolaire, même s'il enseignera dans des institutions relativement marginales. De plus, si Flamand n'appartient pas à la frange la plus progressiste des jeunes intellectuels catholiques des années 1930 – l'engagement de Bardet est plus diffus –, les penseurs de la droite maurrassienne ne sont pas pour lui des recours, même s'il est un lecteur averti de l'historien Jacques Bainville, un proche de Charles Maurras. Ces différences n'obèrent pas les relations très proches que Bardet, Flamand et Simon entretiendront, et des affinités politiques, esthétiques et spirituelles scellent une véritable proximité.

### **Le romancier des « idées générales » et son éditeur en quête de reconnaissance**

Si après la guerre Pierre Henri-Simon continue à publier régulièrement des essais, chez Plon ou aux Éditions du Temps présent (dont Bardet et Flamand rachètent le catalogue pour accroître celui de leur maison), il revient au genre romanesque à l'occasion de son rapprochement avec le Seuil où il va concentrer la plus grande part de son oeuvre. Sous le titre *L'Affut*, en 1946, paraît un « roman psychologique français » décrivant un amour qui naît, puis échoue simultanément à « la défaite de la connaissance » du personnage principal. Le critique d'*Esprit* note que « le chrétien Pierre-Henri Simon » ne recule pas devant « quelque préciosité, quelque dolorisme » au risque « d'attirer les âmes faibles vers les charmes du bovarysme ou de l'échec ». Son but : « *démontrer le plus minutieusement possible ce que*

*nous nommons fatalité* » (Queffelec 1947, 525). Quelques années plus tard, sous le titre *Les Raisins verts* (1950) se mêlent amour, adultère, enfant illégitime et destins tragiques pour explorer le thème du conflit des générations. Lauréat du Prix du renouveau français avec le soutien de Daniel-Rops et de Jeanne Ancelet-Hustache<sup>7</sup>, ce roman résume bien l'inspiration de cet auteur dont les récits sont traversés d'inserts relevant moins de la narration que de l'essai (Moix 1969, 79-80).

Ce livre, qui participe à l'accroissement de la notoriété de Pierre-Henri Simon comme romancier, suscite des espoirs au Seuil. Toutefois, se disant dans l'« impossibilité psychologique » de se replonger immédiatement dans la rédaction d'un roman, l'écrivain annonce à son éditeur la nécessité pour lui de reprendre un ensemble de notes diverses accumulées depuis longtemps et auxquelles il est très attaché. Il entend les utiliser pour deux livres afin de s'en « débarrasser » et « *n'être pas tenté de les verser dans mon prochain roman (que je voudrais très "pur", très décanté d'idéologie, et découpé en pleine passion humaine)* ». Son projet prend la forme d'un « journal » regroupant des textes rédigés durant la guerre. Un autre volume, plus proche de l'essai, prendrait le titre *Textes de Saint Fort*. Cette double parution, se demande-t-il, est-elle opportune entre *Les Raisins verts* et le roman qu'il envisage d'écrire? Le caractère disparate des textes pourrait-il nuire à la perception de ses publications à venir?<sup>8</sup>

Paul Flamand estime que l'élargissement du public de son auteur permet la parution d'un essai en attendant un prochain roman. Si la possibilité ouverte de faire paraître deux livres lui paraît périlleuse, seule une lecture des manuscrits peut permettre de prendre une décision<sup>9</sup>. En fait, les résultats de celle-ci s'avèrent très négatifs, en opposition complète avec le sentiment de Simon de n'avoir écrit aucun livre qui ne lui « plaise davantage » que ses *Textes de Saint Fort*<sup>10</sup>.

Selon le premier lecteur des manuscrits remis au Seuil, si le style déployé pour le « journal » est attractif, l'« humanisme vulgarisé » qui le parcourt, malgré son caractère « émouvant » et « assez utile », demeure « *artificiel dans son expression simplifiée* ». Séduit par certains aspects, il ne peut cacher sa « *gêne devant ce contentement qui s'attendrit un peu* » et ses désaccords avec certains passages, dont une défense de l'opportunisme politique. En guise de conclusion, sans évoquer une possible publication, il ajoute que « *L'auteur est sincère et vrai quand il parle de soi ; il a senti assez finement, croyons-nous, la solitude et l'inefficacité de l'intellectuel moyen* ». L'autre lecteur est plus direct dans ses jugements. Dès l'amorce de sa fiche de lecture, il assure que « *ne pas publier ce manuscrit sera, à coup sûr, rendre un immense service à l'auteur* ». Très incisif, il rejoint le premier avis sur le fond, notamment l'apologie de l'opportunisme. L'élitisme du propos, l'individualisme « forcené sous couleur de "personnalisme" » ou encore le sens de l'ordre de Simon sont critiqués. La conclusion est sans appel : « *Mais ce journal n'est au bout du compte que celui d'un adolescent attardé, en pleine crise de "sérieux" et de narcissisme intellectuel, qui se berce de grandes dissertations creuses, nobles et parfois brillantes, et qui ne recule pas au moment d'intituler tel fragment de trente lignes : "Sur la souffrance", ou : "Sur l'homme"...* ».

Le refus de publication de ces deux essais que lui signifie Paul Flamand constitue un choc pour Pierre-Henri Simon. Il perçoit, dans le courrier de son éditeur, « une amitié véritable » et lui donne raison car il lui accorde la connaissance des livres, des publics et des auteurs. Sans avoir accès, bien entendu, aux avis précédemment évoqués, il répond à Flamand qui lui a transmis, reformulées, certaines critiques. Il admet une part de ses erreurs,

<sup>7</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 3 novembre 1950 (EDS).

<sup>8</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 1<sup>er</sup> septembre 1951 (EDS).

<sup>9</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 5 septembre 1951 (EDS).

<sup>10</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 17 octobre 1951 (EDS).

notamment sur le mariage difficile à réussir de la prose et des vers auquel il tenait pourtant. Toutefois, il ressent encore le sentiment de « nécessité » qui a accompagné la rédaction de ses deux manuscrits, en chantier depuis presque une décennie : « *ils laissent apparaître une ligne profonde, le [illisible] d'un homme arrivé au grand tournant de l'âge et qui, doué de quelque clairvoyance, regarde simplement les problèmes et les énigmes de notre condition humaine dans ce qu'elle a de commun et de permanent* ». Son « *affirmation concise et discrète d'un humanisme sans illusion* » pourrait trouver écho aujourd'hui et susciter l'adhésion des lecteurs. Il envisage de s'être fourvoyé sur la valeur de son double manuscrit, mais poursuit ce long courrier en tentant de replacer sa désillusion dans le temps long de son parcours d'écrivain :

*« Vous savez ce qui m'est arrivé : jusqu'à l'âge de 45 ans, j'ai écrit, aussi honnêtement que possible, sans réussir. Avec L'affût, j'ai eu le sentiment qu'une porte s'entrebâillait... (...) Le succès – inespéré – de mon livre a été pour moi une délivrance : cette absence d'écho qui me faisait tant souffrir (...) j'en voyais la fin, et j'eus l'illusion que j'allais enfin pouvoir dire à mon aise ce qu'il me plaisait de dire, avec les meilleures chances d'abondance et d'authenticité. Mais que puis-je faire maintenant? Je vais retrouver, dans l'acte d'écrire, cet obstacle psychologique, ce sentiment d'inhibition, puisque je devrai me contraindre à exclure les idées et les formes qui correspondent à mon plan naturel et à mon goût<sup>11</sup> ».*

Malgré certaines divergences, que révèle ce refus, le dialogue entre l'écrivain et l'éditeur demeure constant. La connivence forte entre les deux hommes compense le plus souvent le décalage ressenti par Pierre-Henri Simon quant à la réception de son œuvre, du point de vue des attentes du Seuil, mais aussi plus largement. S'il a laissé son éditeur sans nouvelles depuis plusieurs mois, à la suite de leurs derniers échanges au sujet des manuscrits refusés, il n'agissait aucunement par « ressentiment ». Il s'est investi dans une large tournée de conférences en France, en Belgique et en Suisse. Celles-ci, chronophages mais rémunératrices, possèdent aussi l'avantage de le confronter « *partout à des foyers d'amis inconnus, de lecteurs attentifs de mes livres* ». Ces contacts compensent le sentiment qu'il éprouve toujours « d'un complexe d'isolement intellectuel ». Il revient sur le fait que « *pour connaître quelque chose qui ressemble à un succès littéraire, j'ai attendu 48 ans et publié obscurément 12 volumes* ». Une réussite dont il ne se leurre pas car, par exemple, *Les Raisins verts* n'a pas été reconnu par « la grande critique », à l'instar des plumes des revues *Les Temps Modernes* ou *Esprit* qui ne l'ont pas même mentionné. « *Littérairement, je n'existe pas, je ne représente rien. Sauf peut-être auprès d'un public discret, qui s'étend doucement* ».

Cela dit sans acrimonie pour sa maison d'édition, il annonce qu'il revient progressivement à l'écriture et il sait que son ami Flamand connaît « la difficulté de faire une œuvre littéraire ». La sienne est entravée par son métier de professeur qui commente les œuvres d'autres auteurs, ce qui peut être un frein : « *Je vois [illisible] des professeurs qui ont été de bons écrivains, critiques, essayistes, moralistes – mais un professeur romancier, cela se voit-il souvent?* » Il ne renonce cependant pas. Les premiers développements de son prochain roman lui semblent encourageants, d'autant plus qu'il sort de la trame habituelle de ses récits et a l'ambition de faire vivre, cette fois, de nombreux personnages pour « *montrer au fond de la misère la puissance de rebondissement de l'être humain, son courage et, dans les contingences et les vertiges de l'histoire, la permanence des sentiments fondamentaux<sup>12</sup>* ».

L'ébauche de ce récit, dont le cadre sera un camp de prisonniers durant la guerre – une situation qu'il a endurée durant plusieurs années –, séduit son éditeur. La discussion à propos

---

<sup>11</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 31 octobre 1951 (EDS).

<sup>12</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 30 janvier 1952 (EDS).



de ce texte se poursuit lorsque le manuscrit presque achevé de ce qui deviendra *Les Hommes ne veulent pas mourir* (1953) est transmis à Paul Flamand. C'est l'occasion pour ce dernier de revenir sur la singularité de l'œuvre romanesque de Pierre-Henri Simon :

« Vous êtes un drôle d'homme. D'évidence vous êtes un essayiste (et vous êtes passé par l'École [normale supérieure]) il faut situer, juger, pénétrer, clarifier et bien se mettre dans l'axe même des mystères, et, avec autant d'évidence, vous êtes un romancier, chargé de personnages, de situations, de passions. Et chaque personnage vit, bien qu'on dirait qu'il ne soit qu'une idée ; et chaque idée éclate, bien qu'on dirait qu'elle va se diluer dans les personnages. Ce qui fait qu'on doute si, dans ce livre, c'est l'histoire ou l'analyse qui retiennent le plus ; si l'on a envie de savoir comment ils se tireront de leurs impasses ou comment vous sortirez de vos problèmes. Et le roman affaiblit l'essai, et l'essai mine le roman, et, enfin, ces deux faiblesses, s'abattant l'une sur l'autre, font une force : c'est l'ogive et c'est la cathédrale. Votre cathédrale – car ce livre est, certes, le plus beau que vous ayez écrit et je vous tire un grand coup de chapeau – oui, selon votre vœu, il sera placé sur le même rayon que *La Peste* [d'Albert Camus] et *La 25<sup>e</sup> heure* [de Virgil Gheorghiu]<sup>13</sup> ».

### Une reconnaissance difficile

Encouragé par les jugements de Paul Flamand, Pierre-Henri Simon poursuit son cheminement éditorial avec les Éditions du Seuil. Malgré ses certitudes et ses ambitions multiples, il est parfois atteint par un certain abattement devant la reconnaissance insuffisante de son œuvre. La fatigue liée aux tournées de conférences qu'il multiplie en France et à l'étranger, l'amène à formuler des avis désabusés. Ainsi, à l'occasion d'un séjour prolongé à Montréal, il se plaint que ses livres soient inconnus et, plus largement, de « *l'inculture des Canadiens*<sup>14</sup> ». Cela ne l'empêche pas de recevoir pour ses causeries « *le plus beau succès de haut-parleur et de commis voyageur des idées générales* » de sa carrière<sup>15</sup>. Le soutien, la confiance et l'amitié des patrons du Seuil lui sont indispensables pour tenter de conquérir une large reconnaissance publique et critique. Lorsque son nouveau roman *Les Hommes ne veulent pas mourir* paraît à l'automne 1953, un rédacteur de l'organe promotionnel de la maison, dont le titre reprend l'adresse parisienne, 27, rue Jacob, croit pouvoir mettre en avant l'intérêt croissant du public pour l'œuvre romanesque de Simon. Pour l'expliquer, il vante la particularité d'une inspiration tendue « *vers le renouveau quand toutes les références sociales sont bouleversées (...)* ». Un but authentique qui « *tranche singulièrement sur les romans de décomposition et de désespoir dont nous avons tant d'exemples. Nul doute que le public attende maintenant des ouvrages comme celui-ci* » (Anonyme, 27, rue Jacob, 1953, 3). Il faut, pour saisir cette volonté de signaler l'inspiration humaniste de Pierre-Henri Simon, considérer le contexte littéraire de ce début des années 1950. Si l'événement que constitue la publication de l'ouvrage *Le Voyeur* (1955) d'Alain Robbe-Grillet est plus tardif, l'écho de *Molloy* (1951), de *Mahau ou le matériau* de Robert Pinget (1952) ou, l'année suivante, de *Martereau* signé par Nathalie Sarraute, saisit un certain public et la critique. Julien Gracq avec *Le Rivage des Syrtes*, en 1951, agite les esprits en usant d'une forme classique pour donner à ressentir la décadence et la mort (Dugast-Portes 2001). À l'inverse, le roman suivant de Pierre-Henri Simon, *Elsinfor*, poursuit une ligne d'espoir, d'opposition à une noirceur que l'existentialisme, malgré son spiritualisme sous-jacent, incarne aussi au regard d'un Simon ou

<sup>13</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 13 janvier 1953 (EDS).

<sup>14</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 30 septembre 1953 (EDS).

<sup>15</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 27 novembre 1953 (EDS).

d'un Flamand. Signalons ici qu'en 1947, ayant à juger un manuscrit de Samuel Beckett, Paul Flamand et ses collaborateurs reconnaissent le très grand talent de l'auteur mais refusent la publication au motif de la vulgarité de l'inspiration et de la « fausseté » de cette vision du monde. Pour le patron du Seuil, Beckett qui privilégie « les âmes w-c » se trompe. Il faut lui « suggérer de décrire (...) des âmes-fleurs »<sup>16</sup>.

L'originalité du dernier récit de Pierre-Henri Simon, dont le public doit comprendre la nécessité, repose sur son éloignement d'une certaine littérature jugée trop noire. De facture et d'esprit classique, *Elsinfor* s'attache à décrire le brillant destin d'une famille de négociants de cognac du Sud-Ouest de la France, bouleversée par les années noires de la guerre. Sur ce point, Flamand, après une conversation avec son auteur au sujet de l'avancement du manuscrit, lui confie que prendre la guerre et la Résistance comme cadre de son roman n'est pas porteur : « [...] à tort ou à raison, ce sont là des mots qui effarouchent dès l'abord et public et libraires ». Son sentiment, lié notamment aux échanges qu'il entretient avec ses représentants de commerce, est qu'il serait bénéfique de « replacer les études psychologiques ou les récits dans un temps autre que celui d'où nous sortons<sup>17</sup> ». Est-ce un élément qui a pu jouer pour expliquer une part de la réticence des lecteurs? Si les ventes des précédents livres de Simon n'ont pas atteint les niveaux attendus – il évoque la déception connue avec *Les Raisins verts* en 1950 –, l'éditeur se dit convaincu qu'*Elsinfor* peut marquer une étape dans la conquête d'un plus large public. Il tempère toutefois cette prévision en faisant remarquer qu'aucun roman de son auteur « n'a pris un départ absolument foudroyant ; au contraire, nous les avons vus constamment gagner peu à peu leur public, être portés par une presse parlée extrêmement efficace et ainsi arriver à des chiffres de tirage plus qu'intéressants ». Les informations en provenance du service commercial du Seuil tendent à montrer qu'*Elsinfor* peut trouver son public assez aisément. Concernant la critique, tous les réseaux de la maison d'édition sont mobilisés à chaque sortie, de même que Bardet et Flamand s'activent systématiquement sur le terrain des prix littéraires pour tenter de valoriser chacun des livres de Pierre-Henri Simon. Néanmoins, il faut selon Flamand admettre « qu'il y a un certain clan qui se refuse à recenser vos œuvres. Cela tient à la fois à vos positions idéologiques et aussi à vos positions littéraires ». Pourquoi s'en inquiéter? Des soutiens existent du côté du *Figaro* et des *Nouvelles littéraires*, mais aussi du journal *Le Monde*, et il ne faut pas s'étonner que Jean Paulhan, figure centrale de la maison Gallimard et de *La NRF*, ou Maurice Nadeau, attentif à l'avant-garde, l'ignorent<sup>18</sup>.

L'enthousiasme de l'éditeur n'a, semble-t-il, pas eu d'effet performatif, même si on peut imaginer que tous les collaborateurs du Seuil concernés ont été mobilisés. Quelques mois plus tard, Pierre-Henri Simon se dit « affecté par l'enterrement d'*Elsinfor* » qui, il ne peut que le constater, s'éloigne des ventes assez satisfaisantes du roman précédent écoulé à près de 30 000 exemplaires en deux ans<sup>19</sup>. Son amertume, qui parcourt à nouveau sa correspondance avec Flamand, est pour ce roman d'autant plus importante qu'il avait « l'illusion d'avoir écrit un livre d'une certaine épaisseur, et qui provoquerait le commentaire et la discussion ». Il déplore l'absence de chroniques dans *Le Figaro littéraire*, *Le Monde* et *L'Express*<sup>20</sup>. Face à ce jugement, l'éditeur réagit brièvement mais fermement : il n'accepte pas le terme d'« enterrement » – ou alors avec « fleurs et couronnes ». En effet, 12 000 exemplaires ont été

---

<sup>16</sup> Fiche de lecture de « Quatre nouvelles » de Samuel Beckett, 28 novembre 1947 (EDS). Reproduite dans Serry, 2008, 35.

<sup>17</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 30 septembre 1955 (EDS).

<sup>18</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 11 juillet 1956 (EDS).

<sup>19</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 6 janvier 1955 (EDS).

<sup>20</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 26 août 1956 (EDS).

écoulés en quatre mois. Il concède cependant qu'avec *Elsinfor*, qu'il considère comme le meilleur roman de son auteur, il imaginait un « *départ plus vif*<sup>21</sup>. »

Les assurances du Seuil quant aux efforts accomplis pour pallier cette couverture critique jugée trop faible n'apaisent pas Pierre-Henri Simon. Le désintérêt de la revue *Esprit*, dirigée par Albert Béguin, possiblement motivé par le conservatisme autant politique que littéraire de Simon, avive son désappointement. Les relations difficiles qu'un autre auteur chrétien du Seuil, Pierre Emmanuel, entretient avec la revue personnaliste peuvent éclairer la situation de Pierre-Henri Simon. En 1952, Emmanuel se plaint auprès de Béguin de la ligne d'*Esprit* et de la « *terminologie néo-marxiste qui s'y montre parfois et dont la métaphysique implicite m'effraie. À force d'abonder dans le sens de l'analyse marxiste, on en vient à accepter la logique entière de celle-ci* » (Lettre citée dans Borie, 2001, 65). Depuis la Libération, les idées progressistes et le dialogue avec les communistes dominant au sein du périodique. De plus, pour consolider sa position, les tenants d'une expertise sociale ont pris le pas sur les collaborateurs « littéraires ». Représentant typique du lettré engagé, Albert Béguin aura à affirmer sa place contre les partisans de la nouvelle option plus politique (Boudic 2005). Cette dernière est une illustration, parmi d'autres, d'une montée en puissance dans les attributs de l'engagement intellectuel des outils des sciences sociales, issus de l'économie, de la sociologie ou de la philosophie. Une réalité dont le catalogue du Seuil dans son ensemble connaît les effets.

Dans ce contexte, que Pierre-Henri Simon perçoit probablement, le silence d'*Esprit* depuis près d'une décennie étonne peu. Il estime cependant qu'il est « *assurément le seul auteur, du moins parmi ceux qui ont quelque importance, qui se heurte à ce parti pris, ou du moins à cette indifférence.* » Soit par découragement, soit pour tenter d'accroître l'action des services de la maison d'édition, il affirme que nonobstant la « *vieille, sincère et solide amitié* » qui l'unit à Jean Bardet et Paul Flamand, l'absence de considération d'*Esprit*, édité par le Seuil, aurait pu le conduire « *à aller chercher fortune ailleurs* »<sup>22</sup>. Devant ces griefs, la réaction de Flamand est très argumentée afin de limiter sa propre responsabilité et de continuer à faire coexister, au sein du Seuil, des courants différents. Dans un premier temps, il pointe les actions menées en direction des jurés du Fémina et pour le Grand Prix de l'Académie française, celles en cours auprès des rédacteurs littéraires du *Monde* et du périodique catholique *Ecclésia* qui prévoit une recension rédigée par Luc Estang. De plus, les ventes d'*Elsinfor* – près de 1000 exemplaires par mois au moment où il écrit – sont satisfaisantes. Toutefois, cette lettre manuscrite est largement consacrée à « *la question Esprit* ». Sans tergiverser, le patron du Seuil entend préciser, et ce n'est sans doute pas la première fois qu'il est conduit à le faire, les relations de la maison d'édition et du périodique. Les « *liens d'amitiés* » et les « *affinités intellectuelles* » évidentes n'empêchent pas que « *les deux affaires sont distinctes tant sur le plan rédactionnel que financier* ». Depuis que l'administration d'*Esprit* partage les locaux du Seuil, au 27 rue Jacob, il ne l'a jamais démarché pour obtenir la recension d'un livre. Cela n'empêche pas, précise-t-il à Pierre-Henri Simon, « *qu'à maintes reprises je leur ai signalé le désir que vous aviez d'une critique dans la Revue : je ne pouvais faire plus.* » Si le silence d'*Esprit* l'avait conduit à rejoindre un autre éditeur, il aurait été « *consterné* ». Une telle décision aurait été inutile pour modifier l'autonomie de fait qui existe entre les deux entités. Avant de clore ce différend passager, que l'amitié a finalement permis de prévenir, il ajoute toutefois qu'aussi bien sa lettre de protestation que sa réponse « *seront placées sous les yeux de Béguin et Domenach* », les animateurs du périodique personnaliste<sup>23</sup> ; cela n'aura aucun effet sensible, comme permettent

---

<sup>21</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 30 août 1956 (EDS).

<sup>22</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 21 [octobre 1956] (EDS).

<sup>23</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 2 novembre 1956 (EDS).

de le constater des allusions plus tardives de Simon à propos de l'indifférence de cette revue à son égard<sup>24</sup>.

Sur le long terme, aucun de ces soubresauts n'entache la relation forte qui lie Pierre-Henri Simon aux Éditions du Seuil et plus encore à Paul Flamand et Jean Bardet. La fin des années 1950 est féconde pour Simon, mais pas sur le terrain romanesque. Il ne délaisse pas véritablement ce genre, mais c'est avec un essai *Contre la torture* (1957) de l'armée française en Algérie qu'il connaît une actualité remarquable. Ouvrage phare du catalogue du Seuil, au moment où Jérôme Lindon et les Éditions de Minuit ainsi que la maison dirigée par François Maspero connaissent pour de très nombreux ouvrages les foudres de la censure (Hage 2006 ; Simonin 2008 ; Collectif 2009), *Contre la torture* rencontre l'adhésion d'un large public, à la surprise de l'éditeur et de l'auteur. Ce combat pour l'honneur de l'armée française, Simon le poursuit avec *Portrait d'un officier* (1958) qui agrège parfaitement ses talents d'essayistes et d'homme d'idées pour narrer la crise de conscience d'un militaire français qui, après avoir servi durant la Deuxième guerre et durant la guerre d'Indochine, est confronté au recours à la torture pour tenter de faire plier les indépendantistes algériens. Moralement opposé à ces exactions, il quittera l'armée.

### Un nouveau « seuil » littéraire

Les nouvelles orientations littéraires du Seuil, à la fin des années cinquante, mises en place par Jean Bardet et Paul Flamand pour tenter de consolider l'image de marque éditoriale de leur maison, renforcent les effets d'obsolescence relative de la forme romanesque traditionnelle dont Pierre-Henri Simon est l'incarnation. Elles participent d'une stratégie plus large alliant les effets du succès des collections de vulgarisation « Microcosme » et des investissements importants consentis pour le domaine étranger, avec notamment la traduction de plusieurs écrivains majeurs de la « Nouvelle Allemagne » qui confère au Seuil un prestige certain. Avec Jean Cayrol, représentant d'une ligne littéraire d'avant-garde (il est un temps associé au « Nouveau roman »), la création en 1956 d'une collection destinée à recruter de jeunes écrivains est un rouage clé de ce dispositif (Serry 2009) ; nous y reviendrons. Philippe Sollers compte parmi les auteurs qui rejoignent la maison à cette occasion. Ses débuts sont remarqués et Paul Flamand perçoit très vite le potentiel d'un auteur dont le premier titre, *Une curieuse solitude*, paraît en 1958 alors qu'il est âgé de 22 ans seulement. La notoriété immédiate que rencontre Sollers lui confère au Seuil une position importante qui redistribue les cartes du jeu littéraire en interne, non sans faire grincer les dents de certains cadres et auteurs déjà en place. Alors qu'il est accaparé par la promotion de son *Portrait d'un officier* – il se plaint notamment des silences de la presse de droite qu'il entend toucher en cherchant le soutien de membres de l'Académie française –, Simon se prévaut de l'amitié qui le lie à Paul Flamand pour s'autoriser à lui parler « franchement » :

*« J'ai été vraiment choqué par les grands panneaux publicitaires des journaux cette semaine pour Curieuse solitude [de Philippe Sollers]. Jaloux? Peut-être, s'il est vrai qu'il y a de la femme en tout écrivain. Mais je voudrais vous expliquer en quel sens. Autant qu'il m'en souviennne, vous n'avez pas fait pour aucun de vos auteurs ce que vous faites pour celui-là ; et je déplore que ce soit pour celui-là. [...] Tout se passe comme si le Seuil voulait avoir son adolescent de génie, en usant, pour le lancement du produit, des procédés [de René] Julliard. Où il y avait justement un plaisir à être édité au Seuil, c'est que précisément, c'était autre chose que Julliard. Sous les couvertures du Seuil, on savait que tout, bien sûr, n'était pas de*

---

<sup>24</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, 23 avril 1958 (EDS).

valeur égale, mais que tout était authentique et sans esbroufe... Non, le vieux cheval que je suis n'aime pas ce jeune poulain comme compagnon d'écurie. [...] Peut-être que je juge cela avec le ressentiment d'un déjà vieil écrivain, qui a dû attendre les cinquante ans pour avoir un public, et qui rame encore contre la marée ; d'un écrivain dont le petit mérite, devant les hommes et devant Dieu, aura toujours été de respecter sa plume, de la mettre au service d'une transcendance de justice, d'une [illisible] de noblesse humaine – et qui découvre toujours avec quelques irritations, sans étonnement d'ailleurs, que le courant littéraire porte bien mieux ceux qui font leur littérature avec leurs péchés, leur égoïsme, leurs présomptions et leurs vanités... »<sup>25</sup>.

À cette « homélie », comme Pierre-Henri Simon nomme lui-même son argumentaire, Paul Flamand répond à nouveau longuement. La promotion dans la presse de *Portrait d'un officier*, la vente des droits à un éditeur italien, la première édition de 8 000 exemplaires bientôt épuisée et la réimpression qu'il a commandée, autant d'éléments qui démontrent son travail et celui des services de sa maison. L'idée de présenter *Portrait d'un officier* aux jurés du Prix Goncourt – Simon regrette de n'avoir pas joué cette carte –, ne lui était pas venue car il n'imaginait pas une telle œuvre distinguée en ce moment. Lui aussi, convaincu qu'une « affectueuse franchise » est nécessaire entre eux, en vient aux griefs adressés à propos du lancement du premier roman de Sollers. Jugée en soi, la publicité faite pourrait effectivement laisser entendre « que cette œuvre est considérée comme la plus importante que la maison n'ait jamais lancée ». Il n'en est rien et si Flamand a « pour cette œuvre et pour cet auteur, plus de tendresse que vous n'en nourrissez vous même », il n'est pas dupe des mouvements qui entourent le succès de ce livre, allusion faite aux éloges qui lui ont été adressées par Louis Aragon, François Mauriac et André Rousseaux du quotidien *Le Figaro*. Il ne s'agit pas pour le Seuil de se soumettre à certaines méthodes en usage chez ses confrères : « jusqu'ici, nous avons lutté avec nos propres armes, et nous continuerons à le faire ». Certes, la campagne de publicité consentie pour Philippe Sollers, un écrivain inconnu, représente « un effort exceptionnel » avec des placards de grande dimension dans deux hebdomadaires et cinq insertions dans deux journaux. Il ne s'agit toutefois que d'« un essai que je qualifierai de technique »<sup>26</sup> destiné à tester l'impact de la publicité sur la courbe des ventes.

Le dialogue entre Paul Flamand et Pierre-Henri Simon se poursuit durant de longues années encore et les Éditions du Seuil continuent à promouvoir l'œuvre d'un essayiste-romancier très ajusté à une part de son identité. Lorsque Simon est élu à l'Académie française en 1966, Flamand est au premier rang des organisateurs du financement et de la remise de son épée d'académicien.

Ce dernier échange, autour de Philippe Sollers, signifie cependant que le Seuil ouvre très largement sa ligne éditoriale en cette fin des années 1950 dans l'espoir d'exister, plus largement, sur le terrain littéraire. Avec Sollers, le pari est réussi. En 1960 la revue *Tel Quel* est fondée, qui plonge le Seuil dans la tourmente des débats littéraires d'avant-garde (Kauppi 1990 ; Forest 1995). L'année suivante, *Le Parc* décroche le Prix Médicis. Il faut encore recourir aux archives pour saisir la nature de ce choix et combien il s'appuie sur les ressources, ou plus exactement le déficit relatif de ressources littéraires (pour le roman « français » d'avant-garde) que le catalogue du Seuil laisse transparaître jusqu'à la création et les retombées de la collection « Écrire » par Jean Cayrol en 1956. Jean Cayrol est le point d'appui solide de cette politique, ceci depuis son recrutement en 1947, dans le sillage d'Albert Béguin, et son prix Renaudot pour *Je vivrai l'amour des autres*. Dans une note interne datée de 1962, Paul Flamand établit une sorte de bilan du secteur littéraire. Selon lui, si Sollers,

---

<sup>25</sup> Lettre de Pierre-Henri Simon à Paul Flamand, Dimanche [novembre ou décembre 1958] (EDS).

<sup>26</sup> Lettre de Paul Flamand à Pierre-Henri Simon, 12 décembre 1958 (EDS).

avec lequel il vient d'avoir une conversation, est « dans une certaine mesure, loyal », néanmoins, « il ne se sent nullement du Seuil ». À l'exception de Cayrol, et des contacts divers qu'il peut avoir, il « ne désire pas s'intégrer, absolument pas ». Il veut que « le mouvement *Tel Quel* » étende son action « *non point à l'écart du reste de la Maison (j'ai tout de suite noté combien ce serait irrecevable) mais à part, comme une part jeune du Seuil* ». Certes, des questions demeurent en suspens, à l'instar des tensions internes du groupe *Tel Quel*, du déficit que le budget de la revue accuse, des rapports difficiles que Sollers et les siens entretiennent avec certains cadres et écrivains de la maison. Est-ce un investissement inconsidéré qui pourrait, en plus, créer des tensions ? L'éditeur, conscient des risques, met en avant la place nouvelle que le Seuil peut acquérir :

*« Une revue [Tel Quel] qui est smart, bourgeoise, “distinguée”. Oui, mais de qualité. Un groupe qui fera (...) de la littérature, qui s'imposera, et attirera.*

*Un groupe qui, s'il quitte le Seuil, lui fera du mal : activement, d'abord ; passivement, par la mauvaise note que cela nous donnera de n'avoir pas su le garder.*

*Un groupe où il y a : Sollers, Huguenin, J.L. Baudry, Coudol, Boisrouvray, Maxence, Hallier bientôt. Une mine, vraiment.*

*Un groupe qui est le complètement vivement d'Écrire. Un réel avenir littéraire : succession de Lindon ; relais de Butor<sup>27</sup> ».*

Les ambitions de Paul Flamand sont révélatrices d'un passage ou, tout au moins, d'un réajustement du catalogue de la maison à la faveur des investissements consentis depuis de nombreuses années autour de Jean Cayrol. La mode des « jeunes » écrivains – dont le succès de Françoise Sagan avec *Bonjour Tristesse* chez René Julliard en 1954 est le signe le plus visible – sert d'arrière plan à l'arrivée de Sollers au Seuil. *Tel Quel* est également symptomatique d'une revue où littérature, théorie et politique seront difficilement dissociables. La montée en puissance du structuralisme et de la psychanalyse à cette période, ou encore la présence des débats liés au marxisme dans ses sommaires, est encore des années 1960 et 1970. Cette stratégie d'ouverture est façonnée par des éléments indépendants du Seuil. Elle s'appuie sur des ressources spécifiques et des manières de percevoir ce que doit être la littérature et ce qu'attendent les intermédiaires et les publics, que Paul Flamand peut prendre le risque de remettre en cause. Les impasses d'un roman traditionaliste, celui des « idées générales » dont Pierre-Henri Simon est un représentant, facilitent ce mouvement. Les deux lignes cohabiteront et Pierre Henri Simon poursuit son œuvre au Seuil, en bonne intelligence, et pour une large part à l'endroit idéal pour celle-ci. Bien entendu, l'ensemble du domaine littéraire du Seuil ne se résume pas à *Tel Quel* et il faudrait, simultanément aux interrogations de Pierre-Henri Simon sur son œuvre et sur les orientations prises par son éditeur, expliciter les efforts conséquents menés pour développer le « roman roman », comme on l'appelait en interne, moderne et exigeant dans sa forme, mais fondé sur un récit destiné au plus large public. Quelques années plus tard, une autre étape de reformulation de la ligne littéraire du Seuil est menée avec le lancement de la collection « Fiction et Cie » de Denis Roche (Serry 2006). Contre l'ensemble des éditeurs « littéraires » du Seuil les plus proches de la ligne des origines, dont Jean Cayrol, Paul Flamand impose une série qui entend dépasser les clivages entre les genres (et mêler romans, traductions, essais, poésies...). Ici encore, la dimension interne de cette rupture – faire bouger les frontières du pouvoir « littéraire » au sein de la maison –, rencontre des transformations plus larges qui permettent une évolution des catégories littéraires. La conformation de l'offre éditoriale se situe à la croisée de ces deux dynamiques et de la capacité des éditeurs, inscrite dans leur ressource biographique, de saisir

---

<sup>27</sup> Paul Flamand, [document interne] (EDS), partiellement reproduit dans Serry, 2008, 67.

certaines évolutions des marchés et des publics. De ce fait – et le dialogue amical et professionnel entre Pierre-Henri Simon et Paul Flamand l'illustre bien –, l'économie (symbolique et économique) d'un catalogue romanesque est bien ce domaine « *le + mouvant, le + fragile, le + coûteux, le + rentable, le + prestigieux, le + agaçant...* » d'une maison d'édition généraliste.

### Sources consultées

- Anonyme, « Nouveaux romans... Premiers lecteurs... », 27, *Rue Jacob*, automne 1953, n°7, p. 2–3.
- Boespflug, Thérèse et Jacotte Lucet. 1999. *Pierre-Henri Simon, actes du colloque tenu à Rome, 12 décembre 1996*. Paris : Cerf.
- Borie, Jean, Noirjean de Ceuninck, Martine (dir.). 2001, *De l'Amitié. Hommage à Albert Béguin (1901-1957)*, Neuchâtel : UNI.
- Boudic, Goulven. 2005. *Esprit, 1944-1982, Les Métamorphoses d'une revue*. Paris : Imec.
- Collectif. 2009. *François Maspero et les paysages humains*. Lyon : La Fosse aux ours.
- Dugast-Portes, Francine. 2001. *Le Nouveau roman. Une césure dans l'histoire du récit*. Paris : Nathan.
- Emmanuel, Pierre. 2005 ?
- Forest, Philippe. 1995. *Histoire de Tel Quel (1960-1982)*. Paris : Éditions du Seuil.
- Fouché, Pascal. 1987. *L'édition française sous l'Occupation*. Paris : Presses de l'Université de Paris 7, 2 vol.
- Fouilloux, Étienne. 1998. *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962*. Paris : Desclée.
- Fouilloux, Étienne. 1997. *Les chrétiens français entre crise et Libération, 1937-1947*. Paris : Seuil.
- Hage, Julien. 2006. François Maspero, éditeur partisan. *Contretemps* no 15(février) :100-106.
- Kauppi, Nilo. 1990. *Tel Quel : la constitution sociale d'une avant-garde*. Helsinki : Societas Scientiarum Fennica / The Finnish Society of Sciences and Letters.
- Lapierre, Jean-Pie. 2002. Pierre-Henri Simon In *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock. Paris : Seuil. p. 1293-1294.
- Moix, Candide. 1969. *Pierre-Henri Simon*. Paris : Éditions Universitaires.
- Queffelec, Henri. 1947. Pierre-Henri Simon : *L'Affut*. *Esprit* (mars) : 525.

- Sapiro, Gisèle. 1998. *La Guerre des écrivains, 1945-1953*. Paris : Fayard.
- Serry, Hervé. 2002. Constituer un catalogue littéraire. La place des traductions dans l'histoire des Éditions du Seuil. *Actes de la recherche en sciences sociales*, No 144 (Traduction : les échanges littéraires internationaux) (septembre) : 70-79.
- Serry, Hervé. 2003. Comment condamner la littérature? Contrôle doctrinal catholique et création littéraire au XX<sup>e</sup> siècle. *Études de Lettres* no 4 (automne). Lausanne : Université de Lausanne. p. 89-109.
- Serry, Hervé. 2004. *Naissance de l'intellectuel catholique*, Paris : Editions La Découverte.
- Serry, Hervé. 2005. Figures d'éditeurs français après 1945 : Habitus, habitus professionnel et transformation du champ éditorial In *Figures de l'éditeur. Représentations, Savoirs, Compétences, Territoires*, sous la direction de Bertrand Legendre et Christian Robin. Paris : Nouveau Monde Éditions. p. 73-89. (<http://www.csu.cnrs.fr/serry.html>, juin 2010)
- Serry, Hervé. 2006. L'essor des Éditions du Seuil et le risque littéraire. Les conditions de la création de la collection "Fiction & C<sup>ie</sup>" par Denis Roche. *L'Édition littéraire aujourd'hui*. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux. p. 165-190.
- Serry, Hervé. 2007. Organisation de la production éditoriale et croissance de l'entreprise : collections de vulgarisation et collections littéraires aux Éditions du Seuil (1935-1975). In *Les Industries de la culture et de la communication en mutation, sous la direction de Philippe Bouquillion et Yolande Combès*. Paris : L'Harmattan. p. 77-87.
- Serry, Hervé. 2008. *Les Éditions du Seuil : 70 ans d'édition*. Paris : Seuil/Imec.
- Serry, Hervé. 2009. Jean Cayrol et *Écrire*. L'invention d'un catalogue romanesque. In *La Revue des revues. Histoire et actualité des revues* no 42 (automne) : 3-19.
- Simon, Pierre-Henri. 1933. L'École unique et nous. *Esprit* (février) : 779-808.
- Simon, Pierre-Henri. 1933b, L'argent et la religion, *Esprit* (octobre), n<sup>o</sup> spécial : 30-54.
- Simon, Pierre-Henri. 1938. Equivoques de l'antiparlementarisme. *Esprit* (décembre) : 393-401.
- Simon, Pierre-Henri. 1966. *Ce que je crois*. Paris : Grasset.
- Simonin, Anne. 2008. *Les Éditions de Minuit. Le devoir d'insoumission*. Paris : Imec.
- Sirinelli, Jean-François. 1998. *Génération intellectuelle. Kâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*. Paris : Fayard.
- Tranvouez, Yvon. 2000. *Catholiques et communistes. La crise du progressisme chrétien 1950-1955*. Paris : Cerf.



Winock, Michel. 1996. *Esprit. Des intellectuels dans la cité, 1930-1950*. Paris : Seuil.

### **Résumé**

Auteurs et éditeurs sont pris dans un jeu de contraintes multiples qui régit les conditions de possibilité de la création littéraire tout autant que la mise à disposition des œuvres aux différents publics. Selon les ressources dont ils disposent (sociales, culturelles, politiques, financières...), retraduites par les logiques propres des champs de production culturelle de leur époque, ils construisent la réception de leur production. Le cas du compagnonnage de Pierre-Henri Simon, écrivain d'inspiration traditionnelle, avec les éditions du Seuil, jeune maison émergente aux lendemains de la seconde guerre mondiale, montre les inflexions d'une relation dont les intérêts ne peuvent toujours converger. Les romans du romancier-essayiste catholique, apparemment en phase avec l'identité engagée et religieuse de son éditeur, ne trouvent pas la reconnaissance souhaitée. L'éditeur, par le biais de son directeur littéraire Paul Flamand, infléchit, en partie sous contrainte, la ligne éditoriale de son catalogue, qu'il souhaite voir s'ouvrir vers des recherches esthétiques et des publics qui l'éloignent de l'ancrage catholique des origines de la maison. Des archives inédites et l'analyse des trajectoires biographiques de Pierre-Henri Simon et des caractéristiques du Seuil permettent de retracer le processus de construction d'une certaine forme d'obsolescence esthétique.